

Ne pleure pas

François Thibaux

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90314ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibaux, F. (2018). Ne pleure pas. *Les écrits*, (153), 21–28.

FRANÇOIS THIBAUX

Ne pleure pas

Rien que les enfants morts tout petits, s'ils sortaient tous à la fois, dans leur petit linceul blanc, la terre en serait couverte comme le cerisier de ses fleurs.

ZOÉ OLDENBOURG

Bien sûr, en ce printemps 1947, dans notre Tarn, notre pays dont tu as toujours eu la nostalgie et dont tu ne t'es jamais remis, dans cette maison immense aux ailes déployées comme des ailes de buse où nous vivions jadis et qui n'existe plus, Madame ne s'est rendu compte de rien. Plombée comme d'habitude par son jardinage, ses patiences, sa bouteille de martini et ses deux paquets de Gauloises quotidiens, elle s'était endormie sans éteindre sa lampe de chevet à l'abat-jour vert pomme, contre ses oreillers, ses six chats bouffés par les puces recroquevillés autour d'elle et le carnet mondain du *Figaro* étalé sur le ventre.

Moi, avant les plaintes, avant les pleurs, ce qui m'a réveillée cette nuit-là, ce qui m'a fait peur, c'est la pluie: ces orages de juin si violents par chez nous, si féroces, ce déluge qui décapitait les fleurs et massacrait les foins, ces trombes qui soulevaient les tuiles et s'acharnaient contre les fenêtres, comme si la fureur de dieux inconnus se déversait sur nos têtes, sur les bêtes tapies au creux des arbres ou tremblant dans leur étable, sur le nourrisson qui agonisait et sur moi, pauvre

boiteuse, moricaude aux joues creuses et à la tignasse rêche, gamine innocente transie dans la chemise de nuit blanche d'où n'émergeaient que mes orteils raclant le plancher non ciré de mon gagibi de domestique, là-haut, près de la tour.

Malgré le fracas qui couvrait les sanglots de ta mère et les prières de ton père, je les ai quand même entendus puisque je suis descendue en claudicant jusqu'au premier étage, que mes pieds nus ont retrouvé sur le palier la douceur des tapis, que j'ai poussé la double porte de leur chambre, d'où s'échappaient deux rais de lumière, pour leur demander s'ils avaient besoin d'aide et que je les ai vus.

Ils sont morts, à présent. Ton père, le capitaine chirurgien de trente ans venu des Ardennes et qui, pendant cinq ans, avait fait la guerre contre les Allemands dans le monde entier, si pâle, si beau avec ses cheveux noirs coiffés en arrière, ta mère si blonde, si jeune à l'époque et qui avait été son infirmière dans les déserts d'Afrique, Madame, ta grand-mère anglaise qui ronflait deux pièces plus loin et dégoisait dans son sommeil, le gros José, son chauffeur valet de chambre, hilare lorsqu'il extirpait à deux mains son poireau de sa braguette et le brandissait sous mon nez pour me faire bisquer, ma mère cuisinière à qui ton père chantait, dessinant des ombres chinoises contre le mur de l'office: « Si tu veux faire mon bonheur, Marguerite donne-moi ton cœur. » Ils sont au cimetière, tous. Sauf toi, mon petit. Et moi. Tu permets que je t'appelle mon petit, même si tu n'es plus tout jeune. Après tout, j'ai vingt-cinq ans de plus que toi et je fête mes quatre-vingt-quinze, ce qui n'est pas donné à n'importe qui. Et depuis qu'on m'a opérée, je marche droit. Reprends du cas-soulet. Il a mariné vingt-quatre heures, avec des côtes de veau plongées dans les haricots, le canard et la saucisse. Mange. Bois. N'exagère pas quand même. Tu sais qu'on t'attend au

tournant. À moins que tu ne restes ici jusqu'au matin, ce qui me ferait plaisir.

Cette bicoque que m'a laissée mon mari sera toujours la tienne. D'ailleurs, tu t'y plais, tu me l'as dit : « J'aime les carreaux rouges de la cuisine, la toile cirée sur la table, le buffet, l'horloge plus haute qu'une armoire, le four à bois, les figuiers et le marronnier du jardin ombrageant le puits, le bruit d'averse de la rivière et, là-haut, les draps qui sentent bon. C'est là que j'aurais dû naître, que j'aurais voulu grandir. »

Je suis bien contente de te revoir. Il y a longtemps que la maison de Madame, dévastée par les clochards et pillée par les antiquaires, s'est écroulée. Le lierre l'a engloutie. Toi, tu n'as pas changé. Un peu forci, peut-être, mais toujours autant de cheveux. Tu m'affirmes joyeusement et je t'entends, car tu articules mieux qu'autrefois, il me semble : « Derrière, c'est la face cachée de la lune. » Ça, je ne le vois pas. Et puis tes mèches sont encore bouclées, comme tes sourcils de Gallois. Si j'en crois la couleur de tes dents et l'état du cendrier, tu fumes trop. Pourtant, tu n'as pas l'air décati, enfin pas trop, quoi que prétendent les malveillants qui raillent, en te voyant passer, « le barjo beuglant sur son vélo » ou « l'allumé qui parle aux écureuils ». Quand on te regarde, on devine encore l'enfant de jadis, si agité, potelé mais costaud, avec ces biceps plus durs que du marbre que je tâtais en riant et que tu as encore, plein de vigueur et de gaieté, affectueux, aussi candide que je l'étais lorsque j'ai pénétré dans cette chambre que je connaissais si bien et où j'aurais pu m'avancer les yeux fermés, sans étendre les bras.

J'ai tout vu d'un coup : le papier peint vert clair, les gravures représentant le Vésuve, la baie de Naples où je n'irai jamais, ce qui m'est bien égal, les gandins à cheval, les jeunes filles malades ensevelies depuis des lustres, les petites statues

d'argile sur la cheminée, déesses nues qui contemplaient au-delà du grand lit défait, près du cabinet de toilette, ton père en pyjama violet aux boutons ivoire et ta mère en chemise de nuit transparente à la Grace Kelly, penchés sur le berceau où ton frère étouffait. « La maladie bleue », ai-je appris par la suite. Hirsute alors qu'il était toujours si bien peigné, ton père versait un verre d'eau sur le front du nourrisson de trois jours. Et il clamait, faisant le signe de croix : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Ta mère hoquetait : « Seigneur, ayez pitié. » Je suis restée là, près de la porte. Je n'ai rien dit. Car c'était toi qui m'importais : au fond de la chambre, debout dans le lit d'enfant dont tu agrippais les barreaux, dressé sur tes cuisses énormes comme le fils de Jupiter, dix-huit mois, les yeux écarquillés, avec ta barboteuse et ton crâne presque chauve, tu gémissais. Tes parents ne t'entendaient pas. Moi, je t'ai entendu. Je me suis approchée de toi. Je t'ai soulevé. Et j'ai chuchoté à ton oreille, en te pressant contre mes seins : « Ne pleure pas. » Alors, ton père a lâché son verre qui, sans se briser, a roulé sur le tapis. Ta mère est tombée à genoux. Enfin, alors que la tempête menaçait de faire exploser les vitres, ton frère est mort.

Ne me regarde pas avec ces yeux de loutre. Tu vas me répondre : « Je ne me rappelle rien. » Je sais bien, mon petit. C'est pour cette raison que tu es face à moi devant mon cassoulet et que je vais tout te raconter, pour que tu sois guéri et que tu ressuscites enfin, loin des années et des nuits que tu as passées là-bas où j'ai été la seule, t'en souviens-tu, à te rendre visite puisque tu n'as plus personne, sauf moi.

Ne ricane pas. Laisse-moi poursuivre. Il y eut, deux jours plus tard, l'enterrement au cimetière du couvent, ta mère livide avec son chapeau de jeune fille et son voile noir tombant jusqu'à la gorge, soutenue par une vieille nonne qui lui arrivait aux

épaules et lui disait : « Courage, ma belle », ta grand-mère en deuil elle aussi, droite comme un général d'Empire au milieu des métayers qui se mouchaient entre les cyprès, mêlés aux nobliaux qui, venus par politesse, s'ennuyaient.

Et puis ton père. Moi aussi j'étais là, sous mon parapluie cassé, toute petite avec ma hanche de travers et mon tailleur gris des dimanches qui me grattait. Il fallait le voir, ton père chirurgien en uniforme, sans son képi pourpre du Service de Santé, tête nue, ses cheveux d'encre lustrés par la pluie, avec ses trois galons de capitaine et sa croix de la Libération, la croix des héros et des morts à la guerre, face à celle des défunts prospères et sans histoires qui n'avaient jamais combattu, croix de granit devant laquelle il assistait à l'enfouissement de son second fils qui finissait là sa vie de trois jours, étranger à ce caveau de famille entouré de bonnes sœurs en noir et blanc grelottant sous les trombes.

Pauvre miséreux dans son coffret à bijoux, perdu au milieu de ses ancêtres maternels à qui il n'aurait ressemblé en rien parce que, beau comme les cultivateurs faméliques dont il descendait du côté de son père, il aurait été tellement plus heureux parmi eux, là-haut dans les Ardennes, sous les sapins, au bord d'une rivière languissante et paisible.

Oui, il fallait le voir et l'entendre, son père, ton père, sanglotant, hurlant, luttant contre les fossoyeurs qui voulaient l'empêcher de se jeter dans la tombe tandis que ta grand-mère, toujours impassible, grommelait avec son nez de Sioux et son accent à la Churchill qui me crevait les tympans quand elle me donnait des ordres : « C'est indécent ! »

Ils ne s'aimaient pas. Elle était trop méchante pour lui. Pourtant, en dehors de sa fille qu'ils adulaient l'un et l'autre, ils avaient quelque chose en commun : ce nourrisson pétrifié dans sa boîte, pauvre chose sur laquelle tombait l'eau du ciel

qui noircissait le cercueil, comme si elle et lui avaient senti en cet instant que leur existence était finie, que rien ne remplacerait jamais la joie d'un mouflet rieur et charmant, alors que tu étais quand même là, mon petit, et qu'ils t'avaient oublié.

Qui te gardait ce jour-là ? Je ne m'en souviens plus. Sans doute une femme de chambre, une de ces adolescentes crasseuses au regard torve que le couvent envoyait « au château » pour parfaire ce que les religieuses appelaient « leur éducation ». J'ai aussi oublié le retour dans les voitures qui sentaient l'essence et le cuir, le déjeuner lugubre préparé par ma mère. Ton père avait disparu. Il était parti dans l'auto de son nouvel ami, noblaillon bienveillant et riche qui avait servi dans l'armée de Lattre comme deuxième classe motocycliste et l'a emmené chez lui, dans son manoir gothique rempli de victuailles et d'alcool. Là-bas, en compagnie de ce jeune homme un peu gras qui l'admirait et l'appelait « docteur », il s'est saoulé pendant deux jours. Et il nous a laissées, ta mère et moi, dans la chambre verte où, derrière les barreaux de ton lit, tu nous attendais.

Le soir était venu. Il pleuvait toujours. La lumière était si glauque qu'on ne distinguait plus les statuettes d'argile de la cheminée. Mais le reste, je le voyais : le berceau vide à l'oreiller fripé où ton père avait baptisé ton frère, la nonne naine qui, Dieu sait pourquoi, était là, vieille bique plus cireuse qu'un cierge voûtée sur une chaise Louis XV, le menton sur la poitrine, débitant son chapelet. Et ta mère qui ne s'était pas changée, blonde en deuil si jolie pliant machinalement les chaussons tricotés pour le bébé disparu, les bavoires, les écharpes roses, les minuscules gilets de laine qui ne serviraient plus. Elle reniflait et murmurait, les empilant sur son lit : « J'en veux un autre. » La nonne s'est redressée. Elle a marmonné : « Dieu vous aime, ma belle. Ayez confiance. »

Ta mère ne l'a pas entendue. Elle répétait: «J'en veux un autre, j'en veux un autre.»

Alors tu as gémi, debout dans ton lit, les poings broyant ta cage, piétinant, bavant, geignant encore puis vacillant et te frappant les tempes. Ta mère psalmodiait inlassablement: «J'en veux un autre, j'en veux un autre.» Toi, tu criais.

J'ai posé mes doigts sur son bras. Et j'ai chuchoté: «Ne dites pas ça devant lui.» Elle était sourde. «J'en veux un autre, j'en veux un autre.» Elle te tournait le dos. Tu sautais sur ton matelas comme un chimpanzé dans un zoo. En traînant la patte, je me suis précipitée vers toi. Je t'ai soulevé, je t'ai écrasé contre ma poitrine. Tu t'es débattu. Tu étais si lourd. Tu as mordu ma paume. Tu m'as griffée. J'ai eu mal. Mais je t'ai dit en te berçant, embrassant ton crâne presque chauve: «Ne pleure pas, mon ange. Ne pleure pas.»

*

Voilà, mon enfant.

Je sais que tu as oublié ce qui te hante. Je sais ce qui t'est arrivé par la suite, ce que tu as enduré, ce qu'on t'a fait là-bas, comment on t'a traité. Je sais que les gens qui te croisent sur ton vélo rouillé, avec ton vieil imperméable et tes godillots sans lacets, souriant aux bambins qui hurlent de joie à la sortie des écoles avant de courir vers leur mère ravissante et si fraîche, te prennent pour un benêt, ou pour un fou. Tu n'es pas fou, mon petit. Quand je serai morte, je t'accompagnerai. Je vivrai avec toi les beaux matins qui te restent, dans ce Nord où tu t'es réfugié pour fuir ce que tu as subi, où tu subsistes avec ta pension de misère et d'où tu as pris le train pour venir me souhaiter bon anniversaire. Tu as tout le temps de marcher dans ta forêt, d'admirer les buses, les canards sauvages, les

hérons et les cygnes qui s'envolent au-dessus des marais, les bleuets au milieu des ruines, la mousse sur les pierres, les sentiers sous la pluie, les grands hêtres que tu aimes tant. Quoi qu'il t'arrive, je serai là. Ne pleure pas.



Rêves éveillés, 2015, encaustique et feuille d'or sur panneau, 81 x 117 cm